

Les noces napolitaines d'Elena Ferrante

Le Monde, 14 janvier 2016, par Florence Noiville : http://www.lemonde.fr/livres/article/2016/01/14/les-noces-napolitaines-d-elena-ferrante_4846943_3260.html#4LrudSF1xXwesVG0.99

Avec « Le Nouveau Nom », l'énigmatique romancière italienne poursuit sa prodigieuse tétralogie construite autour de la vie de deux amies, Lila et Elena.

Elena Ferrante n'existe pas. C'est un nom de plume. Six syllabes lumineuses et chantantes – choisies en hommage à Elsa Morante (1912-1985). Six sons voyelles érigés en paravent. Pour cacher qui? Un auteur dont on ne connaîtra peut-être jamais l'identité. Un auteur anachronique – quasi-extraterrestre – qui s'intéresse plus au lecteur qu'à lui-même. Au diable la célébrité, les interviews, les paroles, l'argent, les réseaux sociaux, le bruit, la lumière... semble nous dire Elena Ferrante. Au diable « moi ». Ce qui m'intéresse, c'est vous !

Et ça marche. C'est fascinant comme ça marche. L'effet que cela fait. Ses mots, ses métaphores, ses descriptions charnelles, tout cela s'insinue sous la peau. Et ne s'en va pas. D'abord, on est projeté dans Naples. Dans les années 1950-1960. Un faubourg pauvre, pourri par la corruption. Une ville qui pue et qui tue. Sur cet envers de décor, Ferrante accroche une guirlande de personnages hauts en couleur – couleurs primaires et crues –, retraçant notamment cinquante ans d'une relation tumultueuse entre Lila Cerullo et Elena Greco, deux fortes têtes dont l'emprise sur le lecteur n'a d'égal que l'amitié-passion-hypnose-amour-haine qu'elles nourrissent l'une pour l'autre.

Il y a quelque chose d'addictif dans l'écriture de Ferrante. Pas étonnant qu'elle ait déjà séduit un million de lecteurs dans le monde. En France, sa percée est plus lente. **Le Nouveau Nom** est le deuxième tome d'une tétralogie parue entre 2011 et 2014 en Italie. Le premier volet, **L'Amie prodigieuse**, est sorti en 2014 chez Gallimard. Quant aux deux derniers, ils sont attendus pour bientôt. Avant cela, trois romans avaient été traduits, remarquables, eux aussi, de profondeur subtile, d'authenticité, de férocité. On s'aperçoit que, depuis le début, tout est terriblement réel chez Ferrante. Rien n'est là pour faire beau.

Les noces de Lila

Dans **L'Amie prodigieuse**, la romancière remontait aux origines de la relation entre Elena et Lila. A l'école, Elena découvrait Lila, une petite fille indomptable douée d'une intelligence « **terrible et fulgurante** » et d'une sensibilité hors pair. Lila montrait à Elena comment « **passer les limites sans jamais vraiment en subir les conséquences** ». Cette dernière, émerveillée, grandissait dans l'admiration de son modèle, s'enivrant de connaissance, rêvant avec elle d'émancipation et de liberté. Dans **Le Nouveau Nom**, on retrouve les deux jeunes femmes le soir où on les avait laissées. Lors des noces de Lila, l'année de ses 16 ans. Une union mémorable tant elle commence mal, lorsque la jeune épousée, croyant faire un mariage d'amour avec le riche Stefano Caracci, s'aperçoit – la fête bat son plein – que celui-ci pactise avec les Solara, une famille camorriste de la ville. Détresse, fureur, Lila explose. Elena pressent l'importance de ce qui se joue. « **Personne ne semblait se rendre compte que le mariage qui venait tout juste d'être célébré (et qui durerait sans doute jusqu'à la mort des conjoints, qui auraient de nombreux enfants et petits-enfants, connaîtraient joies et douleurs, noces d'argent et noces d'or), que ce mariage pour Lila était bel et bien fini, quoi que son mari puisse faire en ce moment-là pour obtenir son pardon.** »

Cette ouverture donne le **la** du roman. Ce qui suit, ce sont les ondes de choc du traumatisme. Les envies de fuite, les rêves respectifs des deux femmes, les concessions, les trahisons, les amours et les désamours, les maternités difficiles, les bains à Ischia, les désirs sexuels, les tromperies, le dégoût, les ruptures, les retrouvailles. Et surtout les « stratégies » différentes que Lila et Elena – nées presque le même jour dans le même quartier – mettent en œuvre pour échapper à la soumission patriarcale, à la violence machiste, au déterminisme social.

Entre usine et cuisine, comment échapper aux prisons malodorantes auxquelles sont réduites leurs mères? Comment être soi? Donner une forme à sa vie? Quand Lila se marie jeune – choisir un « nouveau nom », c'est recommencer de zéro –, Elena mise tout sur les études, lit, gomme son accent et quitte Naples. Trahison de classe? Ferrante a cette phrase terrible : « **Ni la caisse des deux épiceries, ni celle de la fabrique (...) ne suffisait à dissimuler notre origine. Quand bien même Lila prendrait dans le tiroir-caisse encore plus d'argent qu'elle n'en prenait déjà, quand bien même elle en prendrait des millions, trente ou même cinquante, elle n'y arriverait toujours pas. Ça, moi, je l'avais compris, et il y avait donc enfin quelque chose que je savais mieux qu'elle : je ne l'avais pas appris dans ces rues mais devant le lycée en regardant la jeune fille qui venait chercher Nino. Elle nous était supérieure, comme ça, sans le vouloir. Et c'est ce qui était insupportable.** »

Voilà peut-être le vrai thème d'Elena Ferrante. La marge de manœuvre, si vaste et si infime, qu'a chacun de nous pour sculpter son existence. Une marge de manœuvre vue sous tous ses angles, celui du politique, de l'intime, du genre, du rêve... Au fond, ce grand roman de Naples – il fera 1 600 pages en tout – pourrait s'appeler « la tétralogie de la liberté ». On attend la suite.

Le Nouveau Nom (Storia del nuovo cognome), d'Elena Ferrante, traduit de l'italien par Elsa Damien, Gallimard, « Du monde entier », 560 p., 23,50 €.

Signalons, du même auteur, par la même traductrice, la parution en poche de ***L'Amie prodigieuse*** (L'Amica geniale), Folio, 434 p., 8,20 €.

Florence Noiville

Extrait du « Nouveau Nom »

« Enfin, un soir de novembre, exaspérée, je sortis en emportant la boîte avec moi. Je n'en pouvais plus de sentir Lila derrière mon dos et en moi, même alors que j'étais très estimée et avais maintenant une vie en dehors de Naples. Je m'arrêtai sur le pont Solferino et regardai les lumières filtrées par un léger brouillard glacé. Je posai la boîte sur le parapet et la poussai doucement, petit à petit, jusqu'à ce qu'elle tombe dans le fleuve, presque comme si c'était elle, Lila en personne, qui basculait dans le vide avec ses idées, ses mots, la méchanceté avec laquelle elle rendait coup pour coup à tout le monde, et sa manière de s'emparer de moi comme elle le faisait avec tout ce qu'elle effleurait : personnes, objets ou événements, livres et chaussures, douceur et violence... »

Le Nouveau Nom, page 20 et 21